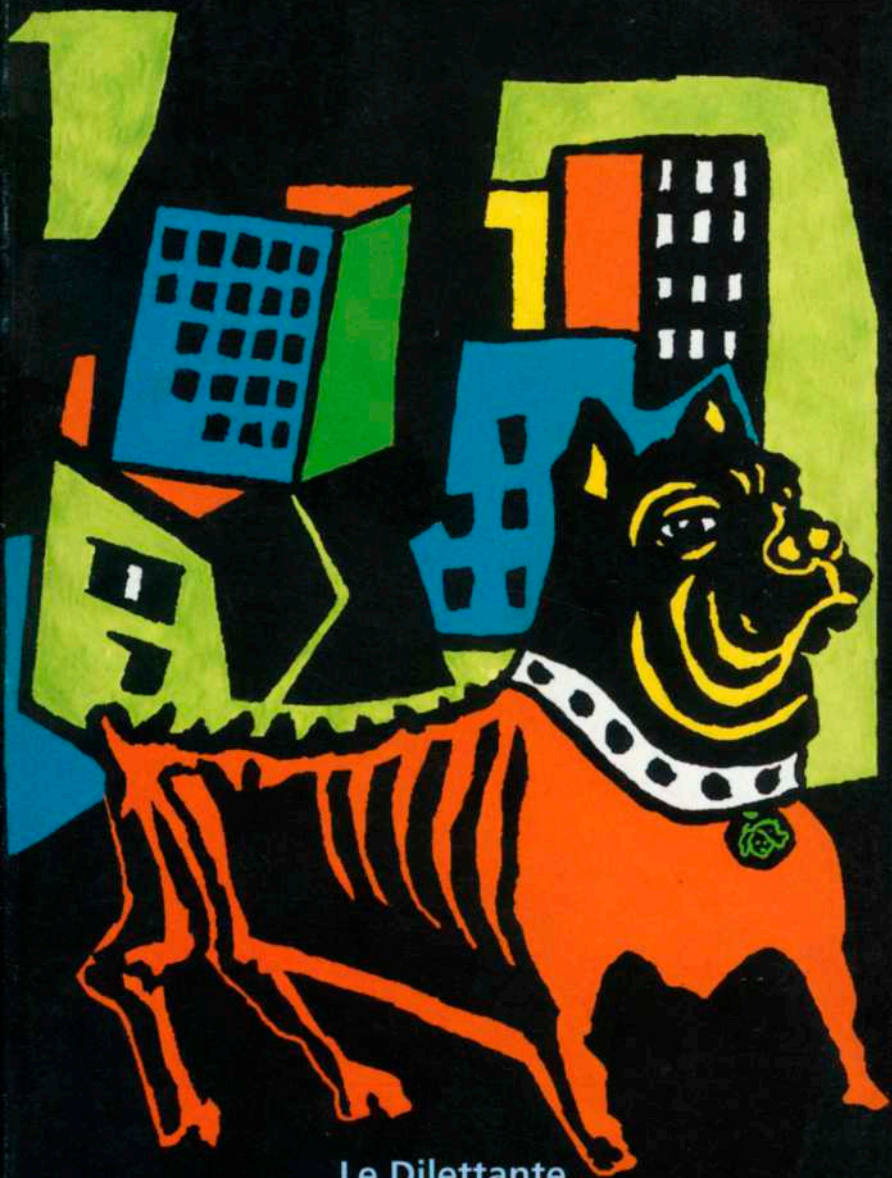


Dominique Joubert
Le Chien de la Barbare



Le Dilettante

Le chien de la Barbare

DU MÊME AUTEUR

AU DILETTANTE

Les Vents contraires, récit, 1992.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS (Poésie)

Le Petit Mousse (linogravures d'Anita Gallego),
Imprimerie Michel Bon, 1990.

Les Paulownias de la place d'Italie, Le Pont
sous l'eau, Guy Chambelland, 1990.

La Veracruzana, Le Pont sous l'eau, Guy
Chambelland, 1991.

Le Passant des rives (gravures de Thierry
Buisson), Imprimerie Michel Bon, 1993.

Lumières de Castille (photographies de
Michel Bouvet), Éditions Sillages, 1994.

Un promeneur inutile, La Bartavelle, 1995.

Présentation de *Manège des mélancolies*
d'Yves Martin, La Table Ronde, 1996.

Dominique Joubert

*Le chien
de la Barbare*

SUIVI DE

*On ne récupère pas les bicyclettes
le dimanche*

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Couverture : Anita Gallego

Les deux premiers chapitres du *Chien de la Barbare* ont été publiés en feuilleton, dans une première version, par la revue *Le Méroü* (nos 18 et 19), en 1992.

On ne récupère pas les bicyclettes le dimanche a paru en 1994 dans «La Belgique imaginaire», Bernard Gilson éditeur.

© Le Dilettante, 1997.

© SPRL Pré aux Sources, 1994,
pour *On ne récupère pas les bicyclettes le dimanche*.

ISBN 978-2-84263-366-0

I

Ce geste de l'homme ne sera pas le sien. Étrange comme il se sent bouledogue. On le voit alors léchant doucement la jambe d'une femme. On le croit aussi en bisbille avec la nuit. Il ne ressemble pourtant à rien de réel, à rien d'autre sinon au troisième aveugle de la Parabole. Les occasions ne manquent guère d'aboyer, de mordre la boue à coups de crocs verticaux. Il est ravi que les morts produisent autant de tonnes d'ossements.

*

J'ignore encore la raison de mon voyage à Berlin.

Ai-je suivi la Barbare à cause des houles ?

Trop disponible sans doute. Pareil aux équipages des goélettes, on dérobe naïvement des secrets de vieux Gitans. Embarquement les poches pleines de noyaux de pêches. Le chien connaît sa niche, litière d'or et d'azur, mais n'hésite pas à s'accorder une nouvelle chance, histoire de se loucher un peu plus vite, de tricher avec l'addition morne des boulettes. Rendre au mystère ses brimborions et la lenteur des batailles.

On ne devient pas quelqu'un du jour au lendemain, et si l'on devient quelqu'un, cela peut être quelqu'un d'autre.

Dix-neuf heures quinze maintenant dans un quartier de l'Est, non loin de la station du S-Bahn Friedrichstrasse, où je refuse d'interpréter les lésions des façades, la puanteur des cours d'anciennes fabriques. J'erre seul, marmonnant : « Ah ! que c'est embêtant / d'avoir un enfant / qui n'a qu'une dent. »

Légère comme la poussière, mon âme a des reflets d'acier, grince en même temps que le tramway qui roule. Je ne suis pas aussi ivre que l'Ossi accoudé au comptoir de l'Imbiss auquel j'achète une bière en boîte ; ça ne saurait cependant tarder.

Toutes les rues mal éclairées m'attirent.

J'aime les ombres chinoises. Les silhouettes qui nous promettent de nous conduire enfin vers la grotte des Sirènes. Bientôt nous détestons l'électrique, la lumière froide sans becs ni quinquets.

Oranienburger.

Les Trabbis pétaradent puis font du sur-place, accrochées aux chewing-gum de la chaussée. La Porsche à tire-d'aile joue au colibri. Un gros flic garde l'entrée de la synagogue. Il ne louche pas vers les putains, croustillantes de strass, tombées pile avec leurs bottes de mousquetaires aux mêmes places qu'avant la guerre. Curieuses adolescentes qui allument d'inavouables nostalgies.

J'avouerai rarement que je ne propose aucun bouquet de violettes. Sur le trottoir, je déballe une camelote d'ersatz à l'usage des roquets. Mes pliants supportent à peine le poids des casquettes et insignes que les soldats de l'Armée rouge ont soldés aux Turcs avant de partir. La vie ne prend guère plus de temps qu'elle n'en a l'air. Je déambule dans l'arbitraire d'un soir de septembre mil neuf cent quatre-vingt-onze. Certes, à Berlin. Je me pousse vers la grâce ou la déchéance ou, le sait-on, vers l'une et l'autre. Il bruine.

*

Il renifle une trace. Il suit une petite paysanne en sabots. Traces de chiennes, poils collés aux pavés. Trace de chienne nette comme un fruit, aussi inutile qu'une pensée soudaine. Il se presse, car chaque instant doit jeter bas un masque, découvrir son propre simulacre, décliner le désespoir de l'autre espèce. Pourtant, il y a des choses que l'on ne sent pas sur-le-champ ni même jamais. Des choses.

*

La fille, en fermant les yeux, se frotte les lèvres dans un fichu. Elle pourrait me plaire ainsi. Non, j'éprouve seulement l'envie, avant mon rendez-vous, du côté du Stutti, de sucer la plaie du silence jusqu'à l'écoeurement.

La folie de l'Histoire trop suinte ici de tout ce qui bouge, se souvient, pour que je déborde mes chairs sans béguin.

La nuit est bonne qui me sépare.

Je m'enfonce davantage vers l'est, sous le crachin. Les ultimes passants se diluent. Au contraire, je marche d'un air bravache puisque les terrains vagues basculent dans la grandeur, puisque l'on m'attend tout de même quelque part.

En ce moment, au café Lenz, la Barbare devant un verre de vin blanc, en compagnie d'un ami, l'écrivain Peter Schneider. Et le ciel qui nous relie ressemble à l'infini.

C'est un peu plus tard. Je m'arrête à une fontaine, deux fois trop haute, colossale. J'actionne la pompe, il en jaillit de l'eau, une eau d'un bleu de Prusse.

L'île de Berlin, depuis rattrapée par le continent, n'a pas de port. Je m'en désole. Les matelots me manquent. Je n'entends nulle part l'accordéon sensuel et canaille qui réjouissait jadis les rôdeurs, leur offrait une nuit comme un entracte au cinéma de notre enfance. Aucune ombre ne chaloupe en quête de Lili Marlene.

Le gamin tousse au balcon, et je devine à son attitude qu'il pourrait faire tomber la plante grasse sur ma tête.

Invalidenstrasse, je vois des boutiques aux vitrines éteintes, au fond desquelles, à mon approche, les mannequins s'empressent de dissimuler leur nudité. Hormis les marottes des sex-shops.

Je vois la lune se refléter au milieu d'une débauche de canettes.

Je vois assis derrière un bosquet, auprès

d'une gargote *Tag und Nacht*, deux vieux qui ont des histoires à se raconter, des histoires de l'Est, peut-être, ou bien des histoires de l'Ouest ou encore, finalement, des histoires de vieux.

Je vois et je revois. Brasillent-ils aussi les dieux à la terrasse du café Lenz?

*

Il flaire une nouvelle piste, en avant. Livré à lui-même, aucune station sur le chemin de croix ne le retient. Il échappe au sort commandé par les maîtres et se barbouille la gueule avec du sang, de l'anthracite; d'ores et déjà on le traite de vagabond. Il est sale, épouvantable, sa queue à laquelle pendent des clochettes traîne à terre. On lui jettera à coup sûr des pierres. Il recevra une raclée. Cette piste, toutefois, mène aux vignes de muscat, à moins qu'elle multiplie les cirques.

*

Il y a deux, trois jours, nous étions venus nous promener aux abords de ce quartier. Les souvenirs de la Barbare, d'une époque qui me restera étrangère, me flanquaient de myrtilles volées. Je me taisais, l'écoutais frénétiquement en tâchant de capter la *note* extraordinaire de cette ville. Il ne sert à rien de voyager si l'on ne la perçoit point. Nous avons ensuite dîné dans un boui-boui, partageant notre soupe de lentilles avec un Ossi qui nous assommait de méchantes blagues sur l'ex-R. D. A. Il avait sa vie durant vécu dans la cité natale de Jenny Marx.

Je m'échauffe à vide. Le rouleur au repos se métamorphose en peintre du dimanche, donne au décor de la taverne des couleurs de paradis perdu. Je devrais me balader en toute indélicatesse. Je devrais glisser des poignées de billes au fond des poches d'un centenaire. Je devrais tirer le nœud du tablier de la serveuse. Ce moultième verre m'entaille comme une larme de Kleist.

Salut. Je reconnais mes frères de la neuille.
Ce sont des chiens. Ou des cadavres. Là, sous
les arbres d'un square, je cherche en contre-
jour le petit nom de la mort.

Pas question d'imaginer une chasteté à ce
siècle.

L'herbe qui croît entre des ressorts de
sommier a reçu certainement les confidences
de convictions antifascistes. Un cœur muet
pour les gravats.

Toute ville est appelée à devenir l'exacte
réplique d'une autre ville, de toutes les autres.

La cible d'un bombardement grandiose.

*

Il s'ébroue. La pluie a cessé. Le bitume
mouillé clignote comme la boule tango d'une
salle de bal. Scintille, s'illumine parfois.
Assiste-t-on à un feu d'artifice ou à une
explosion nucléaire souterraine? Il souhai-
terait se sécher, qu'on le sèche plutôt, qu'une
main amie sèche son corps humide. Il
s'ébroue. Sait la valeur de la patience. Il se
gratte le dos contre un mur de brique.

*

On songe à ses blessures en réintégrant la rue, où il est plus facile d'oublier ce qui arrive à ses voisins. Une sirène de la vie ordinaire tonitruue dans le lointain. Stricte régularité d'un cri rappelant que la mort viendra.

Le passant unique de la Immanuel Kirche-strasse ne m'adresse pas la parole.

Figurants d'un film de série B, nous nous croisons en échangeant des sous-titres en morse. Que pourrions-nous nous dire? Mais, sans doute, avons-nous des intérêts communs : le goût de la lecture, un faible pour Franz Fühmann, le football, les oiseaux du crépuscule de Berlin!

L'homme qui s'égare demeure l'invité du chemin.

On ne s'occupe évidemment de personne. On a froid aux yeux. Je me réserve moi-même le peu de passions ou de facilités d'existence que j'ai pu jusque-là protéger. Trop cavalier

seul pour n'avoir pas laissé perdre ce qu'il fallait défendre. Qu'ai-je conservé du jeune sauvage et de sa foi brutale dans le cosmopolitisme?

Les deux passants de la Immanuel Kirchestrasse se taisent, bandent leurs muscles en un rictus d'instances à payer.

Vingt heures et quelque.

Je crains le cafard qui nie la possible réconciliation avec l'humeur vagabonde, celle qui nous apparaîtra toujours la plus digne.

L'Allemand a disparu au bout de la rue. À mon tour, je disparaîs à l'autre bout.

*

Il ne se couchera pas dans un coin de porte cochère. Comme tant de ses semblables, il cherche une place où, au moins, il peut se croire invisible. Loin de tout. S'ensevelir? Quitter la ville? Squatter le vieux corbillard à chevaux? En attendant l'astuce divine, il s'allonge un moment sous un banc. Ne dort

cependant. Il épie les bruits. Ah! les horizons
pourpres des longs hivers. Là où chacun
trouvera une place de choix.

II

On avance quoi qu'il arrive.

Passe sans t'arrêter. Bouche tes oreilles avec de la cire à la douceur de miel.

Çà et là, ils débaptisent les rues avec un soin constant. Le vainqueur provisoire raie d'un trait noir les noms des pierres tombales des monuments aux morts. Sa rage et son triomphe sont archaïques. Exorcismes des prêtres. Çà et là, ils déboulonnent les statues de Lénine afin, certainement, de les remplacer par des arbres de la Liberté dont les

fruits seront sans doute bientôt, eux aussi, suris.

Un raisonnement perd souvent sa vertu en face de l'événement.

Le vin de la vengeance se tire chaque matin, et il faut être bien fou pour croire «au véritable baiser entre les impossibles» qui hantait l'égoutier de Naples, Amadeo Bordiga. Quand les prédateurs guettent, il n'y a pas d'éclipses. Passe sans t'arrêter dans cette ville. Un quelconque clapotis ne saurait te troubler. Sont-ce de savantes fins de marée, ces vagues bourrées d'écume s'échouant contre un tas de moellons d'un chantier de démolition, entre les fils de fer barbelés ? Un jerrican de fuel se retourne, chassé par le vent. L'inassouvissement sublime des cyclones derrière les palissades.

Pas de figuier pourtant, nulle figue écrasée sur la chaussée.

Winstrasse.

Cette fois, je m'attends à couper la route d'un vieillard courbé sur sa canne qui, d'un